

A BAZEILLES.

Le village de Bazeilles vibra de patriotisme, il y a quelques jours, au souvenir des batailles terribles qui s'y livrèrent il y a vingt-neuf ans et dont ces premiers jours de septembre rappellent les anniversaires glorieux, écrit le Gaulois, qui fut assez heureux récemment pour, aidé de ses lecteurs, de ses amis, acquérir la "Maison des Dernières Cartouches" et l'offrir à l'Etat, empêchant ainsi qu'elle passât dans des mains étrangères ou indifférentes, le Gaulois a voulu être représenté cette année à la cérémonie commémorative. Il y a délégué l'un de ses rédacteurs. Celui-ci a pu constater qu'à Bazeilles on pleurera les morts de l'année fatale jusqu'au jour où ils seront vengés. Ils trouveraient, ma foi, peu de disciples ceux qui seraient tentés de se faire, au milieu de cette brave population qui n'a rien oublié, les apôtres de la fraternité des peuples.

C'est que nulle part la turberie n'a laissé plus que la sacra. Les habitants diminués de nombre au point que la population, après vingt-neuf ans, n'a pas encore retrouvé sa densité d'avant la guerre; les maisons trouées de balles et où des obus demeurèrent encastrés; d'autres maisons écroulées qui n'ont pu, faute d'argent, être relevées et sont maintenant un amas de ruines que la mousse recouvre; l'église incendiée, non rebâtie, en sorte que les offices à présent se célèbrent dans une maison que rien ne distinguerait des autres situées comme elle sur la place du Marché, si la croix des chrétiens ne surmontait son faite; puis deux monuments, la pyramide dressée à la mémoire des héros morts pour la patrie et l'ossuaire où reposent dans la paix commune, quatre mille ornaes de soldats français et allemands. Tout cela, à Bazeilles, entretient le souvenir.

L'ossuaire, le mausolée, est élevé sur un terrain qui domine la vallée de la Meuse, et une haute terrasse vient l'exhausser encore. C'est là que souvent vers la tombée du jour, une fois achevé le quotidien labeur, les vieux du pays s'en viennent conter aux tout petits ce qu'ils ont vu jadis: "... C'est par là qu'ils virent, les Prussiens, disent-ils, la main tendue, ... là-bas, par ce viaduc dont on avait, hélas! oublié de faire sauter les arches. Le pont franchi, ils s'en allèrent tout droit vers la gare de Bazeilles dont ils s'emparèrent. ... pauvre petite gare enfouie dans la verdure, tout de suite profanée, transformée en fortin. ...

Bientôt l'ennemi se dirige vers le village, mais prudemment, car il sait que les soldats français s'y trouvent et surtout ces marouins, si renommés pour leur vaillance. Le combat est en effet terrible, on se bat à corps, à coups de crosse, à la baïonnette et comme on peut; on se poursuit jusque dans les ruelles, on se cherche dans les maisons sous les hangars, sous les buissons. ... Cinq fois le village est perdu et repris pendant les deux jours pleins que dure cette lutte terrible, dont le dernier épisode est celui des Dernières Cartouches, la maison Bourgeois, et qui enfin s'achève dans l'incendie des maisons de Bazeilles. ...

Ici les vieux baissent la voix. Après avoir raconté la bataille, ils expliquent aux petits ce qu'il faut bien qu'ils sachent: les atrocités, les crimes du vainqueur, la façon dont il abusa de la victoire. ... mais ils ne disent pas tout, car déjà. ... l'épouvante.

te agrandit les yeux des enfants. Hier matin, vers dix heures et demie, M. l'abbé Pierard a célébré la messe en l'honneur des morts des journées de Bazeilles. L'église, ou plutôt la maison qui en tient lieu, avait été tendue de noir et, devant l'autel, on avait posé sur le catafalque un drapeau tricolore. L'empressement de la population à entendre le service divin fut tel qu'une partie des habitants dut demeurer sur la place jusqu'à la fin de l'office. Ensuite, on se mit en route vers l'ossuaire, les délégations d'anciens militaires venus des différents points du département prenant la tête du cortège. Le pauvre abbé Pierard dut assister au départ du sentil de son église, une loi, qui fut à l'époque justement qualifiée d'odieuse, n'autorisant, on le sait, les processions qu'à l'intérieur de la maison de Dieu.

Le mausolée vers lequel nous nous dirigeons est situé au bout du cimetière sur une terrasse qui, je le disais tout à l'heure domine cette vallée de la Meuse dont les touffes d'herbe recouvrent encore bien des ossements. Sur l'une des plaques de marbre on peut lire les noms de quelques-uns des habitants de Bazeilles, victimes des journées du 31 août et du 1er septembre. La plupart de ces morts n'ont pas péri dans le combat, mais ont été le lendemain assassinés par les vainqueurs sous les prétextes les plus futiles. Ainsi, le suisse de l'église a été fusillé. Pourquoi? Parce que chez lui on avait trouvé des armes. Mais quelles armes? Sa hallebarde de suisse d'église! D'ailleurs, vous pouvez lire le très intéressant ouvrage de M. Georges Bastard sur Bazeilles, vous y trouverez énumérés plusieurs faits de ce genre, tout aussi inouïs.

Faut-il rappeler qu'à l'époque l'Europe tout entière en fut indignée? Le Times le premier inséra une lettre du duc de Fitz-James pour signaler ces atrocités, quatre mille ornaes de soldats français et allemands. ... tout cela, à Bazeilles, entretient le souvenir.

Non, messieurs, s'écria-t-il, ici, à Bazeilles, un flot de haine et de rancune nous sépare à jamais de nos ennemis de 1870. Puis, ayant d'un mot rappelé les exactions commises: "... C'est par le fer, c'est par le feu, que l'ennemi a gravé dans nos cœurs le souvenir atroce de notre défaite. Non, non, pas de rapprochement avec l'Allemagne. Espérons au contraire que de ces terres fécondées par le sang généreux de nos malheureux frères tombés pour la patrie, lèvera bientôt la semence vigoureuse qui nous fait toujours espérer et attendre.

Ces énergiques paroles, applaudies par la population tout entière, expliquent sans qu'il faille insister pourquoi le gouvernement n'est pas représenté à la cérémonie. Après le discours du maire, on dépose des couronnes au pied du monument élevé à la mémoire de l'infanterie de marine, sur le terrain même que ces vaillants soldats ont acquis, payé de leur sang. ... C'est bien là qu'ils ont succombé. Puis s'en va, bannière en tête, à

la "Maison Des dernières Cartouches". C'est dans cette maison qu'une poignée de braves, environ soixante-quinze officiers et soldats d'infanterie de marine se jetèrent résolus à mourir, mais à vendre chèrement ce qui leur restait d'existence. Dans cette maison ils trouveront le commandant Lambert que l'on venait d'y conduire à la suite d'une blessure qu'il avait reçue. Ces héros confièrent au commandant le soin d'organiser la défense. Elle fut désespérée. Lorsque, la toiture crevée, les murs criblés de balles on eut tiré la dernière cartouche, ce fut la sortie à la baïonnette. Mais tout ceci, c'est de l'histoire, une histoire glorieuse, que chacun de nous, Français, connaît dans ses détails.

Avec les habitants de Bazeilles, j'ai fait hier le pieux pèlerinage. J'ai revu la tapisserie à ramages bleu de ciel, trônée par la morsure des balles, la vieille horloge qui s'est arrêtée à 11 heures 35 minutes, comme si elle voulait ainsi indiquer à la postérité l'heure exacte où commença l'incendie du village. J'ai revu aussi l'authentique armoire de chêne massif sur l'entablement de laquelle s'est accoudé le commandant Lambert.

Puis, au rez-de-chaussée, j'ai retrouvé les reliques, les souvenirs qui constituent le "Musée de la Maison des Dernières Cartouches", des armes, des bibelots, des affiches, cinq mille objets dont l'énumération ici serait trop longue. Et j'ai feuilleté les registres où depuis des années les visiteurs inscrivent leur nom. Et vraiment, il eût été douloureux de penser que cette maison que ces reliques possèdent être un jour démolie, dispersées. Ayons donc encore un remerciement pour les souscripteurs qui ont permis au Gaulois d'exécuter le patriotique projet qu'il avait conçu, d'en assurer la conservation.

Cette visite à la Maison des Dernières Cartouches clôt la cérémonie commémorative. La journée est finie et je reprends le chemin de Paris, cependant qu'au souvenir de ce que je viens de voir et d'entendre, les ombres de la nuit qui s'abatent sur la campagne m'apparaissent plus menaçantes.

Envoi du 29ème aux Philippines. Atlanta, Georgia, 16 septembre. — Le général Royat T. Frank, commandant du département militaire du Golfe, a envoyé cette après-midi au 29ème régiment d'infanterie des volontaires, actuellement au fort McPherson, l'ordre de partir pour San Francisco le 20 septembre, et de se préparer à l'embarquement pour les Philippines.

La conférence sur les "Trusts". Chicago, Illinois, 16 septembre. — La session de la conférence sur l'utilité et les abus des "trusts" s'est close aujourd'hui par un éclat d'éloquence dans lequel brillait le colonel Wm J. Bryan et W. Bourke Cochrane.

Mort de D. P. Porter à Jackson. Jackson, Mississippi, 16 septembre. — D. P. Porter, qui souffrait de la fièvre jaune, est mort cette après-midi à Jackson.

Après sa mort la famille a reçu une autopsie. Elle a été faite et le bulletin suivant a été publié: Le résultat de l'autopsie du corps du major D.P. Porter confirmant le diagnostic de fièvre jaune.



OUVERTURE — LE MESSAGE — PRESIDENT.

Mexico, 16 septembre. — Le président Diaz a ouvert ce soir la session du Congrès mexicain. Dans son long message il traite les diverses phases de l'activité de l'administration nationale durant les derniers six mois.

Entre autres choses le président Diaz dit: Nos relations avec les pays étrangers n'ont subi aucun changement, si ce n'est dans le sens favorable. Un traité d'extradition avec les Etats-Unis est maintenant en vigueur. Un traité d'extradition avec l'Italie a été négocié; il sera soumis à la commission des traités et la Hollande est également en vigueur.

Parlant de la conférence de paix de La Haye le président du Mexique dit: En conséquence de notre participation à la conférence de paix de La Haye, comme les puissances européennes, nous sommes représentés dans le tribunal international permanent.

Il sera également représenté dans le conseil administratif dudit tribunal qui sera composé des ministres accrédités à La Haye. Dans ce but nous avons représenté diplomatiquement à La Haye un représentant accrédité, car sachant que la Hollande a bientôt accredité à Mexico son ministre plénipotentiaire résidant à Washington, notre légation de Belgique a été élevée au même rang et organisée de façon à inclure les Pays-Bas, et avec l'approbation de la commission permanente, le ministre du Mexique a été accrédité auprès des deux gouvernements.

Au sujet de la fièvre jaune, le chef de l'exécutif fait les remarques suivantes: Il y a eu ces mois derniers une excitation extraordinaire à Vera-Cruz au sujet de la fièvre jaune. La maladie a pris un caractère alarmant et a menacé l'état sanitaire d'autres points en communication constante avec Vera-Cruz.

Néanmoins, les règlements prescrits par le bureau sanitaire naval strictement mis en vigueur ont été suffisants pour écarter les dangers, et l'épidémie n'a gagné que Cordoba, à cause de sa proximité de Vera-Cruz, de ses communications quotidiennes avec ce port et de son état climatique. Dans d'autres villes telles que Merida, Laguna et Tuxpan, il y a eu des cas qui n'ont pas créé de foyers de la maladie, et qui, en outre, ont été spontanés.

Les travaux d'assainissement du port de Vera Cruz, quand ils seront complétés, amélioreront indubitablement notre état sanitaire, et préviendront dans l'avenir le retour de la terrible épidémie à cet endroit.

Après avoir parlé des expériences faites avec le sérum pour la guérison de la fièvre jaune, et dit qu'elles n'avaient pas répondu à ses espérances, le président Diaz note l'accroissement remarquable des exportations, principalement des produits minéraux, ainsi que les progrès continus et salutaires de l'industrie manufacturière.

Les recettes du télégraphe fédéral ont augmenté d'une façon notable, ainsi que celles des postes. Les recettes de la dernière année fiscale étaient estimées à \$51,659,000, mais elles ont atteint \$59,000,000. La conversion de la dette étrangère remboursable en or s'est effectuée au cours des derniers six mois dans les conditions les plus favorables.

Au sujet de l'insurrection des Indiens Yaquis, le Président dit qu'il n'y a eu de faits dans divers endroits et qu'on peut maintenant estimer qu'une petite troupe suffira pour mettre fin à la révolte.

L'ALLEMAGNE ET L'EXPOSITION. Berlin, Allemagne, 16 septembre. — Le correspondant de la Presse Associée a interviewé un haut fonctionnaire du Foreign Office, qui a dit: "Le gouvernement n'a pas été surpris de la condamnation de Dreyfus. La note du Reichsanzwiger avait largement pour but d'élever au monde l'occasion de dire que Dreyfus avait été condamné de nouveau parce que l'Allemagne avait gardé le silence."

Nous avons retardé la publication de cette note jusqu'au dernier moment, car nous soupçonnions qu'elle pourrait plutôt faire du tort à l'accusé que lui être profitable. A propos des bruits de boycottage de l'exposition de Paris, il n'appartient pas à l'Allemagne de se mettre en avant dans un mouvement de ce genre. Les relations officielles de la France et de l'Allemagne n'ont pas souffert le moins de la cause de la sentence.

Le gouvernement n'a pas du tout l'intention de se joindre à un mouvement directement hostile à la France. La meilleure preuve du fait que nous n'avons pas l'intention de suspendre nos préparatifs pour l'Exposition, c'est que le commissaire en chef, Herr Richter, vient de partir pour Paris.

Au sujet du boycottage, l'opinion publique est divisée, mais la grande majorité est en faveur d'une participation active à l'exposition, tandis que plusieurs journaux indépendants, tels que le "Vossische Zeitung", le "Frankfurter Zeitung" et le "Tageblatt" priment l'abstention.

On rapporte que quelques rares maisons importantes et plusieurs associations commerciales ont annoncé leur détermination de s'abstenir, mais c'est l'exception et non la règle. L'opinion influente paraît, en majorité, attendre la décision de leurs principaux compétiteurs dans l'arène commerciale, principalement celle des Etats Unis et de la Grande-Bretagne, qui les guidera.

Devant la haute cour de justice. Paris, France, 16 septembre. — L'accusation de complicité dans une conspiration pour changer la forme de gouvernement ne sera pas maintenue contre quarante-cinq prisonniers, y compris les typographes de l'Anti-Juif, qui ont déjà quitté le Fort Chabrol, et les bouchers qui ont essayé de ravitailler M. Guérin.

Il ne reste ainsi que vingt-deux accusés à juger, quoique le sénat, siégeant en haute cour de justice, puisse instituer de nouvelles procédures contre les quarante-cinq individus sus-mentionnés.

Guillaume II et la musique. Berlin, Allemagne, 16 septembre. — Contre le récent concours de chant à Cassel et le chant allemand en général, l'empereur Guillaume a dit cette semaine que le chant était généralement trop artificiel et trop peu mélodieux. Il a ajouté que les sociétés de chant allemandes-américaines étaient supérieures, et que l'hymne national devrait être plus cultivé.

La fièvre jaune à Santiago de Cuba. Santiago de Cuba, 16 septembre. — Deux décès, dont celui de Mme Monsanto, femme d'un agent de brasserie, ont été causés par la fièvre jaune à Santiago de Cuba. On annonce qu'Andrew Carnegie a l'intention d'acheter des actions de chemin de fer et d'établir une vaste usine dans le district où se trouvent les mines de manganèse. Le général Léonard Wood, gouverneur militaire de la province de Santiago de Cuba, a quitté Palma hier pour Soriano, en route pour Santiago.

Mort du baron Von Washington. Berlin, Allemagne, 16 septembre. — Le baron Stephan Von Washington, un descendant de la branche anglaise des Washington, dont la mère fut une duchesse d'Oldenburg, est mort cette semaine à Palerme.

Une remarque du "Heraldo". La Havane, Cuba, 16 septembre. — Le "Heraldo" fait aujourd'hui la remarque suivante: Les Espagnols se montreraient plus patriotes si au lieu de protester quand quelque Espagnol sanguinaire du temps de la guerre est lyché on à moitié assassiné par la foule ils le renvoient en évitant ainsi des causes de troubles.

Le Tsar à Bergsdorff. Londres, 16 septembre. — Des avis relatifs à la grande réunion royale en Danemark annoncent que le Tsar s'apprête à jurer un serment, principalement avec la princesse Victoria de Galles.

Dans la soirée, le roi Christian fait une partie de whist. Chacun se retire de bonne heure, excepté le Tsar, qui travaille jusqu'au matin aux papiers d'Etat qui lui sont apportés quotidiennement de St-Petersbourg.

Des détectives russes et danois entourent le château de Bergsdorff.

Un coup de force. Paris, France, 16 septembre. — "La Liberté" publie le compte rendu d'une interview du député La Gresse, qui a été reçu hier par M. Waldeck Rousseau, président du conseil.

M. Waldeck Rousseau, d'après le député, a déclaré que les orléanistes avaient une organisation extraordinaire, et que le duc d'Orléans avait été sur le point d'entrer dans Paris.

Il a ajouté que les Lignes Antisémitiques et des Patriotes auraient pu, sur un signe de Deroulède, mettre 20,000 hommes, dans les rues de Paris, et que la République avait échappé de très près à un coup de force.

Maronés divers. Paris, 16 septembre. — La rente trois pour cent est cotée à 100 francs 35 centimes.

Londres, 16 septembre. — Consolidés au comptant, 104 3/4; à terme 104 7/8.

Liverpool, 16 septembre. — Coton spot, demandes calmes; prix 132d plus bas. American middling fair 4 3/32d, good middling 3 25/32d; middling 3 17/32d; low middling 3 11/32d; good ordinary 3 5/32d; ordinary 2 31/32.

Ventes 7,000 balles, dont 500 pour la spéculation et l'exportation y compris 6,400 balles coton américain. Recettes 3100 balles, tout coton américain.

Futurs — calmes à l'ouverture et stables à la clôture. American middling l. m. c; septembre 3.27; octobre et novembre 3.27; novembre et décembre 3.24; décembre et janvier 3.24; janvier et février 3.24; février et mars 3.24; mars et avril 3.25; avril et mai 3.25; mai et juin 3.26; juin et juillet 3.27; juillet et août 3.27.

New York, 16 septembre. — Coton spot — calmes à la clôture. Middling uplands 6 3/8; middling Gulf 6 5/8. Ventes 1031 balles.

New York, 16 septembre. — Futurs stables à la clôture. Septembre 594; octobre 598; novembre 602; décembre 604; janvier 614; février 617; mars 621; avril 624; mai 628 juin 630; juillet 632.

AMUSEMENTS. SALLE TULANE.

Grande Séance d'Ecriture. Nous avons déjà annoncé que le professeur d'écriture Payotte avait relevé le défi porté par le Prof. Generoso Pavese. Nous allons donc avoir une très intéressante séance d'écriture à la Nouvelle-Orléans. La lutte aura lieu, dimanche prochain, 24 septembre; à cet effet on a choisi la salle Tulane, celle qui en ville se prête le mieux aux exercices de ce genre, et permet aux connaisseurs et amateurs de suivre de plus près le jeu des tireurs.

Mais la séance ne se bornera pas à l'assaut entre le Prof. Generoso Pavese et le Prof. Payotte. Avant et après cette lutte, il y aura plusieurs engagements entre l'habile tireur italien et plusieurs amateurs fort habiles de notre ville, tels que MM. Emile Rivoire, Ph. Argouze, ex-maitre d'armes, W. Lewis et G. Fernandez.

Il y aura une foule énorme, dimanche prochain, à la salle Tulane, pour assister à cette séance d'écriture qui, espérons-le, sera suivie de plusieurs autres.

CRESCENT THEATRE. Léon Herrman.

Ce soir, première apparition, cette année, du grand prestidigitateur, Léon Herrman. Ce n'est pas une célébrité d'hier que la science: elle date de plus de soixante années: elle se perpétue dans la famille de père en fils: le temps n'a fait jusqu'ici que la grandir et aucun des Herrman du passé n'a jamais valu celui qui en continue les glorieuses traditions.

Attendons-nous, ce soir, à de véritables merveilles et allons applaudir le grand Léon, le dernier des Herrman peut-être, par la date, mais le premier, par le talent de prestidigitation.

WEST END.

La foule ne diminue pas au West End, malgré les fraîcheurs des soirées et bien que nous ayons déjà passé la mi-septembre. Le succès étonnant de ce rendez-vous des bords du lac est dû, tout entier, à l'orchestre du Professeur Paoletti qui, hier encore, nous donnait un très brillant concert.

On y a beaucoup applaudi la Bénédiction des Poignards, des Hugues nos, un superbe pot-pourri sur les motifs des Martyrs et une très jolie marche composée par M. Paoletti.

La suite à demain prochain.

tre. La jeune fille fut stupéfaite! Mme Vally avait fermé la porte à son frère et elle demandait que les chapeaux fussent livrés par elle! C'était un moment étrange, et tout de suite Marie pensa que la créole, revenue à de meilleurs sentiments, saisissait le prétexte pour faire oublier la mesure qu'elle avait prise si intempérément.

Pauvre René, pensa la jeune fille, comme il sera heureux ce soir lorsque je lui apprendrai cela. Sans réfléchir plus longtemps, elle apparut dans l'antichambre et dit au groom: — Vous venez, Valentine?

— Non, mademoiselle, le valet de chambre de la cliente est venu avec une voiture; il paraît qu'on vous ramènera. Marie descendit, et vit les cartons dans un sacre découvert, le domestique attendant près de la voiture.

— Vous êtes au service de Mme Vally? interrogea la jeune fille en se dirigeant vers la voiture. — Non, mademoiselle, je suis au service de Mme la vicomtesse de la Motte. Madame attend mademoiselle rue Marbeuf.

— En effet, Mme Vally n'a pas de valet de chambre. — Parfaitement, mademoiselle, fit obséquieusement le domestique, arrangeant du mieux qu'il pouvait les cartons contenant les chapeaux afin que la liste

ne se trouvât pas gênée par eux durant le trajet. — Ah! dit-il, en se frappant le front, j'oubliais de prévenir mademoiselle de ne pas prendre la peine de descendre rue Marbeuf avant que je me sois informé si Mme la vicomtesse s'y trouve encore. ...

Marie regarda le domestique d'un air surpris. — Vous ne vous trompez pas? dans sa lettre Mme Vally dit formellement qu'on attend chez elle. — Oui, mademoiselle, mais madame craignait de recevoir une lettre Polibgeant à rentrer tout de suite à l'hôtel; c'est seulement dans ce cas-là que nous serions obligés d'y aller.

Il ajouta en souriant: — Oh! ce n'est pas très loin, c'est à Auteuil et le cheval marche très bien. — Alors, dépêchons-nous, fit Marie, que la crainte de ne pas voir Suzanne Vally mécontentait; dépêchons-nous, il serait préférable d'arriver à temps rue Marbeuf.

Le domestique grimpa sur le siège, où il s'installa près du cocher. Au bout de vingt minutes la voiture s'arrêta devant la maison habitée par la belle créole.

C'est le valet de chambre qui sauta du siège et pénétra sous la voûte de l'immeuble, faisant signe à la jeune fille d'attendre.

Quelques secondes après il revenait: — Mme la comtesse est partie pour Auteuil, il paraît même que Mme Vally l'a accompagnée: ces dames prient mademoiselle de les y rejoindre. Sans écouter la réponse de Marie, le domestique monta sur le siège et la voiture repartit au trot.

Ce contretemps procura à la jeune fille une sensation pénible, elle se sentit envahir par un malaise indéfinissable. ... Mais la matinée était délicieuse, une buée printanière régnait dans l'air traversée par un soleil tiède, les premiers papillons déployaient leurs ailes, égayant ces quartiers où les jardins abondent.

La jeune fille subit bientôt l'influence de l'air ambiant; ses idées s'envolaient; rien ne pouvait lui arriver dans cette banlieue de Paris; elle se laissa aller au plaisir de la promenade, se livrant même à une douce rêverie.

On était arrivé devant l'hôtel, ou plutôt la villa Mongivray. Marie fut brusquement rappelée à elle, le fiacre ayant heurté violemment, en tournant, le coin du trottoir.

Pendant qu'elle descendait de voiture accompagnée du valet de chambre, le cocher s'approcha de son véhicule et constata que le choc avait fait sauter une pièce du train de devant, et abî-

mé un peu la roue du côté de l'abordage. Aussi, malgré le bon pourboire qu'il reçut, l'automédon partit en grognant vers la place de fiacres la plus voisine, espérant pouvoir remédier à l'accident qu'une légère attention eût pu lui éviter.

Pendant ce temps, la jeune fille, conduite par le domestique, le jardin en passant devant la loge du concierge.

Anatole, encore tout abruti par les libations auxquelles il s'était livré la veille, fumait bêtement une énorme pipe.

Il salua machinalement le valet de chambre et la jeune modiste. Arrivé au perron, Marcel, qui semblait tout à fait chez lui, sans sonner, sans frapper, tourna le bouton de la porte qu'il ouvrit et s'effaça pour laisser passer Marie.

En traversant le jardin, la pauvre enfant avait remarqué non sans surprise combien il était négligé. Une vague et indéfinissable impression, accessible seulement aux âmes sensibles, lui disait que cette maison ne pouvait être habitée, du moins régulièrement, par une femme certainement élégante et raffinée.

Ainsi, lorsque la jeune fille vit béante devant elle la porte que Marcel tenait ouverte, elle

eut une seconde d'hésitation. Le valet de chambre la rappela à la réalité. — Passez, mademoiselle. Elle eut un petit haussement d'épaules. — Que je suis bête, murmura-t-elle, je ne sais ce que j'ai aujourd'hui.

Et elle entra vivement, tandis que la porte se refermait derrière elle. Devant la jeune fille s'offrait un bel escalier en bois sculpté dont l'art rappelait les maîtres de la Renaissance. Il conduisait au premier étage.

Le valet de chambre précédait Marie lui indiqua le chemin. Arrivé sur le paller il ouvrit une porte.

La jeune fille se trouva dans un vaste atelier éclairé par une haute toiture vitrée et meublé luxueusement.

Partout de riches tentures, des meubles bien capitonnés, de curieux et coûteux bibelots de provenances lointaines, des trophées d'armes, quelques tableaux signés de grands maîtres, et dans un angle, un grand bureau orné de bronzes magnifiques.

Il s'exhalait de tout ce luxe un parfum masculin; on ne se sentait pas chez une femme, mais plutôt dans une garçonnière.

Seuls, les cartons à chapeaux posés à terre, près de la porte, indiquaient que Marcel n'avait pour ainsi dire pas pénétré dans l'atelier, ou du moins, qu'il s'était retiré aussitôt.

La vue des chapeaux rassura un peu Marie. Comme la jeune modiste s'avancait vers la porte par où elle était entrée, un claquement retentit, effrayant dans le silence qui régnait céans.

Du dehors on venait de l'enfermer. La malheureuse enfant, effrayée, poussa un cri de terreur en se précipitant vers la porte qu'elle s'efforça d'ouvrir.

Vains efforts, l'huis était bien fermée et résista. Absolument affolée, elle chercha autour d'elle une issue. ... — Pas de fenêtre, s'écria-t-elle, jetant partout des regards éperdus, je suis prisonnière!

Ah! ici, une autre porte! ... Elle venait d'apercevoir au fond de la pièce, derrière l'immeuble bureau, une espèce d'ouverture pratiquée dans un panneau, masquée par une lourde tenture à demi relevée.

Marie allait se précipiter vers cette issue quand brusquement elle s'ouvrit d'elle-même. ... Le baron Davarger de Stolberg se tenait debout sur le seuil. Avec un sourire sarcastique, le misérable s'avança vers sa proie.

VI LA REVANCHE DE J. J. SPEEDY.

René n'avait pu jurer à sa mère d'oublier Eva, l'aimable trop pour cela, d'autant que son amour s'avivait encore des obstacles qui se dressaient entre la jeune fille et lui.

Il se promit de chercher à la revoir, mais dissimula sa résolution. Ne voulant à aucun prix torturer l'infortunée Mme de Carol.

Quelques jours s'étaient écoulés depuis la faite, — on peut ainsi qualifier le départ de la belle créole, — quand René prit le parti d'aller questionner le concierge de la rue Marbeuf.

Dans son esprit, les dames Vally se trouvaient encore à Paris. Lorsqu'il entra dans la loge, le concierge esquissa en l'apercevant un sourire ironique.

Sans préambule le jeune homme referma la porte et dit: — J'ai absolument besoin de votre concours; je saurai reconnaître votre complaisance avant de la mettre à l'épreuve; veuillez d'abord accepter ceci.

Il lui tendit une pièce de dix francs. Anna de Carol reprochait son vent à son fils sa trop grande timidité, elle eût été bien étonnée en le voyant ce jour-là d'être si libre, si délié.

La suite à demain prochain.